

Stéphane Beauverger, Thomas Becker,
Francis Berthelot, David Calvo, Philippe Curval,
Alain Damasio, Mélanie Fazi, Marilou Gratini-Levit,
Léo Henry & Jacques Mucchielli, Jeanne Julien,
Frédéric Serva, Hugues Simard
et Sébastien Wojewodka


Le Jardin schizologique Nouvelles apparues dans le miroir

Une anthologie réalisée par Olivier Noël

LA VOLTE

LA VOLTE *Le Jardin Schizologique* Mélanie Fazi / Collectif

7	<i>Née du givre</i>	Mélanie Fazi
17	<i>Hannah</i>	Frédéric Serva
33	<i>Exophrène</i>	Stéphane Beauverger
53	<i>Connect I Cut : un conte de fées clinique</i>	Sébastien Wojewodka
81	<i>Sam va mieux</i>	Alain Damasio
105	<i>False Reversion</i>	Thomas Becker
145	<i>The One</i>	Hugues Simard
171	<i>Scopique</i>	Marilou Gratini-Levit
179	<i>Effondrement des colonies</i>	David Calvo
197	<i>M.I.T.</i>	Philippe Curval
229	<i>Sacha</i>	Jeanne Julien
243	<i>Sextuar pour solo</i>	Francis Berthelot
259	<i>Veillez lire attentivement l'intégralité de cette notice</i>	Jacques Mucchielli & Léo Henry



Née en 1976 à Dunkerque, **Mélanie Fazi** habite Paris depuis une dizaine d'années et y partage son temps entre la traduction d'auteurs anglo-saxons (parmi lesquels Graham Joyce, Poppy Z. Brite ou Kelley Armstrong) et l'écriture. Elle œuvre principalement dans le fantastique et préfère très nettement le format de la nouvelle. Deux recueils sont parus à ce jour – *Serpentine* (L'Oxymore, 2004), puis *Notre-Dame-aux-Écailles* (Bragelonne, 2008) – ainsi que deux romans – *Trois pépins du fruit des morts* (Nestiveqnen, 2003) et *Arlis des forains* (Bragelonne, 2004).

Née du givre

Mélanie Fazi

Elle est née du givre, hier, sur ma fenêtre.

Les cristaux se déployaient sur les vitres. Méthodiquement, dehors comme dedans. Une couche de lichen blanc qui rampait des bords vers le centre. Elle filtrait une lumière laiteuse. Cassante, même – j’aurais cru pouvoir en détacher des fragments. Une lumière âpre et glaciale qui me hérissait le duvet sur les bras.

J’avais enfoui mon corps sous des couches de laine, mais il frissonnait toujours. Pousser le chauffage ne servait à rien. Le froid gagnait tout l’appartement. Il s’infiltrait jusque dans mes os.

Et puis son visage, sur l’une des vitres... Le motif a mis des heures à se préciser. Le givre progressait par arabesques, trop régulières pour laisser place au hasard. J’ai soufflé pour les faire fondre, mais elles m’ont ignorée. Une silhouette s’affirmait autour d’un visage encore vide – un visage creux à travers lequel la rue se devinait encore. La lumière y sculptait des reliefs. Je ne savais pas que le givre possédait tant de nuances de blanc et d’argent.

LE JARDIN SCHIZOLOGIQUE

Puis le visage s'est détaillé, et la rue a disparu. Il était en relief, cette fois : une sculpture sur glace plutôt qu'un simple tableau de givre. Comme si ses traits naissaient de la vitre elle-même. Très fins, translucides et précis. Des filaments d'argent à la place des cheveux. Une lueur glaciale dans le regard.

Et elle me ressemblait.

J'ai cru que c'était mon portrait, que les vitres me parlaient, ou bien l'hiver. Je m'en serais sentie flattée : elle était magnifique, tout ce que je ne suis pas.

Mais j'ai vu naître sa bouche en dernier, au cœur du tableau. Lèvres ouvertes sur des dents de givre scintillant.

Elle me regardait en riant. Et son rire était tranchant.

Elle vit dans les miroirs à présent. Je crois que c'est à cause de moi.

Je m'étais contemplée un long moment dans celui de l'armoire, de la tête aux pieds. Pour détailler les traits qu'elle avait pris là-bas, sur la fenêtre, et chercher une ressemblance. Mais je ne voyais que de la chair pâle et des cheveux ternes en bataille. Rien qui puisse égaler sa grâce. Je serrais les dents pour les empêcher de claquer.

J'ai soufflé pour couvrir le miroir de mon haleine. Une tache floue a brouillé mon visage. J'ai voulu esquisser le sien par-dessus, du bout du doigt, comme sur les vitres des voitures quand j'étais petite.

Mais le dessin était maladroit et grossier. Ni moi, ni elle, ni même quelque chose d'approchant. Rien qui rivalise avec la finesse de ses traits. La buée s'est dissipée – le miroir a bu mon haleine.

Je crois que c'est là qu'elle est passée de l'autre côté : quand je l'ai insufflée dans le miroir.

LE JARDIN SCHIZOLOGIQUE

Sur la vitre, l'autre visage s'est estompé. D'abord la silhouette, puis les cheveux, jusqu'à ne laisser qu'un visage sculpté dans la glace ou le verre, et qui perdait sa substance. Au creux du visage ruisselant, son rire s'est effacé en dernier, juste après ses yeux. Qui ne m'avaient pas quittée un seul instant.

Ce matin, au réveil, je l'ai trouvée dans le miroir. Comme découpée à même la vitre et déposée là, de l'autre côté, dans mon sommeil. Elle a englouti mon reflet. Si je me tiens devant l'armoire, c'est elle qui me fait face. Avec sa robe couleur d'hiver, ses longs doigts translucides et des flocons plein les cheveux. Ses yeux comme des lacs gelés. La peau couverte d'une pellicule de givre. Et toujours ses dents coupantes dévoilées par son rire.

Elle a commencé par calquer mes mouvements. Puis, progressivement, elle s'en est dissociée. Je l'ai regardée acquérir une vie propre, avec une élégance que la glace n'aurait pas dû posséder. Et que la chair n'atteint jamais.

Plus souple, sa gestuelle. Moins raide, sa démarche. Et la peau qui se colore lentement. Elle s'est dépouillée de l'hiver comme d'une mue.

Là où elle était d'abord apparue, le givre a fini de voiler la fenêtre. La rue n'existe plus.

Il faudrait que j'aie peur, je crois. Mais je ne sais pas comment. Le froid engourdit mes pensées.

Elle joue à être moi : poupée de givre, poupée de sang. Dans l'espace au-delà du miroir, je la vois toucher aux livres, aux meubles,

aux bibelots, pour en apprivoiser la forme et la texture. Ses doigts sont encore maladroits. Elle laisse partout des gouttelettes scintillantes, sème des paillettes et des squames qui fondent en touchant terre. Sous la gangue de givre, sa peau est d'un rose pâle. Elle penche la tête d'un air curieux, secoue les objets, s'amuse du bruit d'une boîte d'épingles ou d'un coffre à bijoux. Quand elle s'assied sur le lit et s'enfonce dans la couette, je jurerais entendre un crissement de neige sous des semelles.

Elle s'est dépouillée de sa robe dont la texture rappelait les sapins couverts de neige ; à présent, elle essaie mes vêtements. Ceux aux couleurs trop vives que je ne porte plus depuis longtemps. Le rouge cerise et l'orange vif tranchent sur sa peau trop blême. Depuis que ses doigts sont assez souples, elle pioche dans mon maquillage. Elle se barbouille d'ors et de bruns d'automne qui lui font un masque de clown. Mon vernis ponctue de taches grotesques l'extrémité de ses mains.

Et malgré la caricature, elle est divine. C'est presque moi, sous ce déguisement. C'est moi si j'étais plus qu'humaine.

Comme elle n'avait pas de nom, je lui ai donné le mien. Il faut toujours nommer les choses. C'est le seul moyen de garder prise.

Dans l'autre chambre, au fond du miroir, c'est le printemps. Désormais, sa peau est rose et tiède. C'est donc là qu'est passée la chaleur. Ici, le givre a gagné les serrures : la porte d'entrée est coincée. J'ai inspecté longuement le miroir en quête de la fissure par laquelle la chaleur se serait engouffrée.

Cette nuit, elle a dormi dans un lit jumeau du mien. Je l'entendais respirer là-bas, sous l'autre couette. Je me suis retournée dans mon

lit une bonne partie de la nuit sans céder au sommeil. J'avais trop peur d'y trouver ses rêves à elle. Je ne voulais pas savoir quelles images tournoyaient dans cette tête-là. Peut-être rêvait-elle de moi.

Si elle reste, j'ai peur qu'elle finisse par me posséder. Mais je ne sais pas comment l'exorciser.

Elle a dénudé ses bras. Sa peau paraît souple et douce à présent. Pendant ce temps, la mienne s'affadit et mes lèvres bleuissent.

Son visage est presque le mien. Mais j'aperçois encore du givre au fond de ses yeux. Et, dans son sourire, une dureté que je n'ai jamais eue. Elle a pris tout ce qui était moi pour le modeler en autre chose : d'une souris, elle a fait un fauve.

Tout à l'heure, elle s'est scrutée dans le miroir pour appliquer son maquillage. J'ai voulu attirer son attention – j'ai tendu la main. Elle m'a imitée. Nos doigts se sont noués. Les miens, plongés dans le miroir jusqu'aux phalanges. Les siens, saillant à l'air libre. Il faisait tellement doux dans le miroir ; mes doigts se sont réchauffés doucement à leur contact. Sa bague aux angles acérés s'enfonçait dans ma chair. Elle représentait un scorpion d'argent.

Puis elle a rejeté ma main. Du sang perlait à la base de mon index. Il n'avait aucun goût.

Elle a disparu au salon. Je la devinais qui s'activait là-bas. J'entendais de la musique assourdie par le miroir. C'était l'un de mes albums. Mais le titre m'échappait. Elle devait s'en souvenir : je l'entendais fredonner.

Depuis, je porte sa marque sur les doigts. Comme une infection. Partout où je les pose, les couleurs s'estompent. Les textures

durcissent. Et ça se propage à vue d'œil. Des plaques de gel couvrent les murs. J'aperçois encore la peinture par endroits. Plus beaucoup. De toute façon, j'en ai presque oublié la couleur.

Le sol se fendille à chacun de mes pas. Je marche sur un lac gelé, avec l'ombre d'un plancher sous la surface. J'y ai tracé des toiles d'araignée en voulant rejoindre la cuisine. Dans mon réfrigérateur, toute la nourriture a moisie. Je ne sais plus si c'est ma faute ou celle du scorpion. Mais je n'ai plus faim. Plus froid non plus. J'ai les ongles bleuâtres mais je ne sens plus rien.

Tant mieux. Il doit faire atrocement froid dans la chambre. Le monde est devenu blanc. Le givre a tout recouvert. J'ai brisé un livre, tout à l'heure, en le bousculant d'une étagère. Il s'est scindé en deux morceaux bien nets aux bords effilés. Je n'ose plus toucher à rien : j'ai peur de tout abîmer. Si ce ne sont pas les objets qui cèdent, peut-être que mes doigts se casseront d'un coup sec, en me laissant des moignons gelés au bout des mains.

Alors je me suis réfugiée sur le lit, comme souvent. Je n'ai pas pu me faufiler sous la couette : le gel l'a soudée au matelas.

Je contemple l'été au fond de l'armoire. Sous la fenêtre, un carré de soleil sur le plancher. Les couleurs de plus en plus vives à mesure que les miennes s'effacent. Là-bas, les murs sont corail. Le dessus de lit est rouge. Les tentures ont des couleurs vives. Elle a tout décoré à son image. Elle s'est teint les cheveux d'une nuance cuivrée. Elle me nargue de sa grâce quand elle parade devant l'armoire.

Parfois, elle frappe le miroir d'une phalange pour me rappeler qu'elle n'a pas oublié ma présence.

Il y a des gens, là-bas. J'entends leurs rires et leurs voix dans l'appartement d'été. De la musique et des bruits de couverts. Mais je ne les vois pas. Ils sont dans l'autre pièce.

Ma chambre est une boîte close désormais ; une boîte blanche. La serrure a fini par geler, et le givre a voilé la dernière fenêtre. Je ne quitte plus mon lit. Recroquevillée sur la couette, sur l'oreiller aux plis gelés. Je ne sens plus leur contact. Rien que la fatigue qui m'écrase contre le lit. Je ne sais plus comment fermer les paupières. Alors, immobile, j'écoute et je regarde.

Je croyais que le gel rendrait mon corps dur et cassant, au lieu de quoi j'ai perdu ma substance. Je n'ose plus lever le bras : j'ai peur que ma main s'en détache, qu'elle reste collée au matelas. Mes poignets ne sont pas plus solides que du coton. Je finirai sans doute par me dissoudre entièrement. Je n'ai plus de corps à moi, je suis la couette et les vêtements. Je suis l'hiver et la chambre.

L'autre vit sa vie, désormais. Elle remplit chaque heure de visites et d'activités. Elle n'est jamais seule, jamais silencieuse. Elle parle avec ma voix. Je lui ai donné mon nom, puis je l'ai oublié.

Mais tout ça est si loin. De l'autre côté d'un miroir que je n'ai plus la force d'approcher. Dans un appartement qui n'a plus les couleurs du mien. Elle s'y déplace en terrain conquis.

Et sur les bords de ce miroir, une fine couche de givre est apparue. Elle progresse peu à peu en direction du centre. Bientôt, elle dressera une barrière entre nous. Je ne serai même plus son reflet.